

Aux arriéré·e·s numériques¹ et à la nouvelle ministre du temps libre

*«Nous voyons grandir les premières générations qui auront été livrées à la vie numérisée sans que ne s'interpose plus rien, ou presque, de ce qui dans les mœurs empêchait encore il y a peu de s'y adapter complètement.»
(Jaime Semprun, L'abîme se repeuple, 1997)*

*Ce qui nous incite à revenir en arrière est aussi humain et nécessaire que ce qui nous pousse à aller de l'avant.
(Pier Paolo Pasolini)*

Il y a un an, lors de l'inauguration du Gymnase de Renens, un gymnase *high-tech* archi-connecté, sans tableau noir ni parking, notre ministre des finances déclarait à peu près ceci: «Dans ces nouveaux murs, vous formerez les filles et les fils de personnes immigrées pour qu'ils trouvent du travail et payent ensuite leurs impôts». Par-delà cette forme d'humour des altitudes qui est l'apanage des grands chefs, regardant de très loin les comportements humains pour en dégager le sens réel, peut-on voir ici une conception de l'école et du gymnase? Apparemment non, puisqu'il n'est pas question du tout de ce qu'il se passe à l'intérieur de ces murs, sauf à considérer qu'on y «forme» des jeunes gens. Mais de fait, il y a là ce qu'on appelle une vision utilitariste de l'école et du gymnase: on y entre pour obtenir un titre, qui donnera accès à un emploi, donc à un salaire et à une déclaration d'impôts. Description de la fonction d'enseignant·e, classes 12 et 13: rabatteuse de contribuables. C'est le meilleur des mondes selon l'auteur de *L'impôt heureux*².

Si l'on fait abstraction de ce que d'aucuns pourraient considérer comme du cynisme ou du mépris à l'égard des enfants d'immigré·e·s et des enseignant·e·s, ce regard souverain sur le gymnase peut à la limite nous convenir, puisqu'il atteste en réalité d'une totale confiance dans le travail des en-

seignant·e·s. Mais est-ce que notre mission consiste vraiment à «former» les jeunes gens et à les lancer sur le marché de l'emploi? Avec l'arrivée d'une nouvelle Cheffe du Département de la formation, de la jeunesse et de la culture, c'est peut-être l'occasion de nous interroger sur les conceptions de l'école de nos responsables politiques et de rappeler l'idée du gymnase que nous défendons.

Notre école...

«Ce chapitre sera bref, à défaut d'être infini puisque c'est celui que nous écrivons déjà, toutes et tous, jour après jour, par notre travail. Notre tâche, après tout, est difficile à réussir, non à définir: elle consiste, à tous les niveaux d'enseignement, à rendre nos élèves plus intelligents, plus aptes à affronter la vie, par le développement de leurs connaissances. [...] Notre métier repose sur la relation personnelle et vivante du maître avec la matière de sa discipline, et son objet essentiel est une relation humaine concrète, où le savoir est le moyen et le développement personnel (intellectuel et moral) de l'élève est la fin. Cette relation est donc inaliénable, elle est de l'ordre de la rencontre, de l'écoute, de la réciprocité, du don.»³

Cette conception est sans doute la seule qui nous permette de résister aux tentatives d'aliénation de l'école par les pouvoirs. Nous savons très bien

¹ «L'école vaudoise veut sortir de son arriération numérique», *Le Temps*, 16 août 2017.

² Pascal Broulis, *L'impôt heureux*, Editions Favre, Lausanne, 2011.

³ *Lettre des gymnases*, n° 61, juin 2003, «NON à l'école de l'OCDE, OUI à un enseignement libre, émancipateur et critique ». Sur bien des points qui seront évoqués, nous renvoyons à ce texte qui est pleinement d'actualité. A relire sur notre site www.avmg.ch.

qu'il y a toujours eu, depuis les débuts de l'école publique au XIX^e siècle, des missions confiées à l'institution scolaire très éloignées de ce que nous définissons comme notre profession: du dressage autoritaire des sujets de la nation à leur alphabétisation, jusqu'au formatage des citoyennes et citoyens-consommateurs des sociétés démocratiques.

Les intérêts du monde de l'économie et de l'entreprise, relayés par les pouvoirs politiques, voudraient que l'école se détourne peu à peu de l'instruction et de l'enseignement des savoirs pour suivre toujours plus les besoins de la formation professionnelle. Mais nous, par contre, nous voulons continuer à transmettre le goût de la littérature et des langues, des mathématiques et de la philosophie, de l'histoire et de la géographie, des arts, de la physique, de la biologie et de la chimie, etc. Cette conception de l'école que nous rappelons ici est probablement la seule qui peut nous animer et nous porter durant toute une carrière.

...et la leur

Ce que l'on reproche souvent à celles et ceux qui nous dirigent, c'est précisément l'absence de conception politique de l'école, et la conduite uniquement comptable et gestionnaire de l'école: on y surveille les chiffres des taux de réussite et l'on planifie la construction de gymnases comme l'on pense à construire des autoroutes ou agrandir des gares. Ce vide politique, en Suisse comme ailleurs, est tout entier occupé par le mot d'ordre idéologique apparemment indépassable de la nécessité en tous domaines de «faire des réformes»: et nous assistons ainsi depuis des décennies à des trains de réformes, toutes évidemment «indispensables et courageuses», inspirées par l'OCDE, la Commission européenne et plus près de chez nous la CDIP⁴. On ose à peine suggérer que dans le domaine de l'école il faudrait moins réformer que consolider, réparer, conserver, voire restaurer!

On peut néanmoins comprendre les diverses initiatives des dirigeant·e·s à propos de l'école: certain·e·s pencheront vers l'éducation à la citoyenneté, d'autres vers le développement durable ou la communication. Le patronat de son côté pousse vers plus de formation professionnelle et d'informatique. Et on le comprend aussi, si l'on se sou-

vient de la doctrine de Silvio Berlusconi (les trois «i»: *inglese, impresa⁵, informatica*) ou si l'on pense à cette déclaration de John Gage, ancien dirigeant d'un grand groupe américain de l'informatique (Sun Microsystems): «Nous engageons nos employés par ordinateur, ils travaillent sur ordinateur et ils sont virés par ordinateur.»⁶

Informatique et folie numérique

Il y a déjà deux décennies, un article d'un journal satirique français, consacré aux réformes scolaires de celui qui voulait «dégraisser le mammouth», parlait «de cette petite lueur imbécile qui s'allume dans le crâne d'un ministre dès qu'on prononce devant lui les mots ordinateurs, informatique ou modernité»⁷. Se peut-il que nous en soyons encore là? A propos de l'informatique à l'école, rappelons d'abord quelques évidences, telles que les formulait déjà en 2000 Nico Hirtt dans *Les Nouveaux maîtres de l'école*:

«L'informatique, le multimédia et Internet nous sont présentés comme la nouvelle panacée, capable de résoudre d'un coup de baguette magique les problèmes de pédagogie, d'échec scolaire, de motivation et de manque d'encadrement. La vérité est plus prosaïque, et on peut la trouver noir sur blanc dans des textes de la Commission européenne: «On peut douter que notre continent tienne la place industrielle sur ce nouveau marché (des multimédias) si nos systèmes éducatifs et de formation ne suivent pas rapidement. Si le monde de l'éducation et de la formation ne les utilise pas, le marché européen deviendra trop tard un marché de masse.» Aveu cynique, mais qui s'en étonnera? Les milliards d'investissement de France Télécom, de Deutsche Telekom dans la connexion des écoles au réseau internet n'ont évidemment rien du mécénat à vocation pédagogique...»⁸

Ceci posé, au risque d'en fâcher plus d'un·e, nous dirons simplement que les ordinateurs, le multimédia et internet à l'école sont des outils, souvent utiles, mais jamais indispensables.

Quant à l'enthousiasme technophile autour du «numérique», dont la notion est elle-même très floue, il a quelque chose de suspect. Que nos élèves veuillent devenir après le gymnase informaticien·e·s, programmeur·euse·s, développeur·euse·s, il n'y

⁴ La Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique produit régulièrement recommandations et directives, souvent appliquées par les cantons. Elle va probablement proposer d'ajouter dès l'année prochaine un cours obligatoire d'informatique dans le cursus gymnasial. C'est à cela aussi que le présent texte veut répondre.

⁵ Entreprise. Comme Berlusconi, le quotidien *Le Temps* nous incite à enseigner l'esprit d'entreprise à l'école. «Oser entreprendre quand on a 8 ans. Le concours *Oser entreprendre* propose à des enfants de 8 à 13 ans de travailler une semaine sur des projets d'entreprenariat. A terme, l'idée est d'introduire le concept à l'école publique», *Le Temps*, 10 juillet 2017.

⁶ Cité par Jean-Claude Michéa dans *L'enseignement de l'ignorance*, Climats, 1999, p. 41.

⁷ Cité par Jean-Claude Michéa dans *L'enseignement de l'ignorance*, Climats, 1999, p. 45.

⁸ Nico Hirtt, *Les Nouveaux maîtres de l'école, L'enseignement européen sous la coupe des marchés*, Editions Aden, Bruxelles, 2005.

a rien à redire à cela, les formations existent. Mais pourquoi faudrait-il que toutes et tous les élèves reçoivent un enseignement de la programmation, du codage, ce qu'on appelle très vaguement l'apprentissage du numérique? On entend, dans ce qui constitue un peu partout une véritable propagande pour l'enseignement du numérique dans les écoles, des arguments variés, pas seulement chez nous, mais en France, en Europe et en Amérique du nord. De quoi s'agit-il et de quoi parle-t-on?

Si l'on fait la liste des arguments en faveur d'une telle innovation pédagogique, le plus massif en apparence, celui qui a en tout cas le plus de consistance économique et idéologique, c'est celui que présentait le gouvernement canadien quand il a introduit le codage numérique dès la maternelle: c'est l'argument qui consiste à dire que l'essentiel des emplois qui vont apparaître, après tous ceux qui vont disparaître, dans les vingt ou trente prochaines années, impliqueraient la maîtrise des outils numériques. Sur ce point, le plus raisonnable serait de dire que l'on ne sait rien! Et on pourrait aussi faire d'autres paris: par exemple que ce sont les professions de la santé, du soin, de l'aide à la personne qui vont se développer. Mais non, la seule option systématiquement envisagée, c'est le numérique; la «révolution numérique», on ne parle que de cela, sans jamais bien comprendre si les gens qui en parlent savent de quoi ils parlent.

On lit ici et là d'autres arguments: qu'il serait indispensable, dans un monde où tout le monde est connecté et utilise tablettes, androïdes et ordinateurs, «de savoir comment ça se passe à l'intérieur». Mais a-t-on jamais prétendu que tout-e futur-e automobiliste devrait savoir nettoyer un carburateur et apprendre dès la maternelle comment fonctionne un moteur à explosion?

Quant à l'argument de l'initiation à la rigueur intellectuelle par l'apprentissage des algorithmes de la programmation, il est sans doute pertinent, mais en quoi la géométrie euclidienne, la dissertation française, la compréhension d'une loi de la physique, etc., n'y suffiraient-elles pas déjà? Jeff Atwood, développeur désormais célèbre aux Etats-Unis, a lancé un cri d'alerte sur son blog («*Coding Horror*»): «*Please don't learn to code*»⁹. Il affirme que le codage

relève d'une compétence professionnelle extrêmement spécialisée: selon lui, l'école perdrait à enseigner un temps précieux au détriment des mathématiques et de toutes les formes de raisonnement et de lecture critique.

Black Mirror¹⁰

Il y a donc quelque chose de louche dans cette fascination pour l'informatique et les outils numériques, qui ressemble fort à un emballement idéologique peu raisonné. Comme il n'y a pas ou très peu d'études sérieuses sur les bénéfices du numérique à l'école, il y a fort à parier que cette excitation technophile va profiter essentiellement à qui fait le commerce des appareils numériques¹¹.

Il y a par contre beaucoup d'études qui mettent en garde contre les dangers de la surexposition aux écrans; ainsi les ophtalmologues signalent une très forte augmentation des cas de myopie chez les enfants¹². Par ailleurs les psychiatres et les neurologues ont mis en évidence des troubles de l'attention et de la concentration liés aux écrans. Les parents de leur côté en constatent quotidiennement les effets négatifs, et au moment où ils ont la plus grande peine à détacher leurs enfants de leur tablette ou de leur console de jeux, la seule réponse de l'école serait en somme: davantage d'écrans, davantage de tablettes!

Si l'on s'en tient aux déclarations prudentes et raisonnables de notre nouvelle Conseillère d'Etat¹³, on pourra au moins éviter la précipitation française; depuis 2015 le plan numérique transforme l'enseignant-e en «catalyseur d'intelligence collective» ou en «ingénieur pédagogique», avant de le/la faire disparaître progressivement ou de le/la réduire au rôle d'accompagnateur des tutoriels et du *e-learning* avec l'arrivée des MOOC (*massive open online course*). Ainsi que le souligne d'ailleurs dans son entretien de rentrée notre nouvelle Cheffe, ce qui est le plus important dans la transmission des savoirs, c'est la relation entre l'enseignant-e et l'élève. Selon le philosophe Jean-Claude Michéa, «ce que la machine peut inculquer c'est, au mieux, un savoir coupé de ses supports affectifs et culturels et par conséquent privé de sa signification humaine et de ses potentialités critiques.»¹⁴

⁹ <https://blog.codinghorror.com/please-dont-learn-to-code/>

¹⁰ Black Mirror est une série télévisée britannique dont chaque épisode est une variation sur le thème des développements cauchemardesques de la société numérique.

¹¹ En mai, le *New York Times* a publié une enquête retentissante montrant «*Comment Google a pris le contrôle de la classe*». Et comment la firme de Mountain View (Californie) est parvenue, par un marketing poussé auprès des enseignant-e-s, à faire adopter ses outils par plus de 30 millions de petits Américain-ne-s en classe. *Le Monde*, 23 août 2017.

¹² <https://www.rts.ch/info/sciences-tech/5763972-la-myopie-progresse-chez-des-enfants-de-plus-en-plus-jeunes.html>

¹³ «C'est une erreur d'aborder l'éducation par l'équipement. Pour beaucoup de questions, un outil numérique n'est d'ailleurs pas nécessaire. Pas besoin de tablette pour comprendre un algorithme par exemple. Le but n'est pas de délivrer un ordinateur par élève, bien au contraire. Nous évaluerons les besoins matériels en fonction des projets soumis par les établissements scolaires, sachant qu'un équipement n'est pas non plus nécessaire partout.», *Le Temps*, 28 août 2017.

¹⁴ Jean-Claude Michéa, *L'enseignement de l'ignorance*, p. 45.

Comme le signalent les auteurs du *Désastre de l'école numérique*, certains cadres de la Silicon Valley inscrivent leurs enfants dans une école sans écrans, la Waldorf School of the Peninsula, dont la directrice déclare très simplement: «Nous privilégions aussi l'interaction avec le professeur, afin de développer le dialogue et les facultés de réaction. A ce que je sache, il n'y a encore aucun élément tangible qui montre qu'on reçoit une meilleure éducation avec des dizaines d'ordinateurs ou d'iPad dans les classes.»¹⁵

Loisir et pédagogie

C'est le nom de la vénérable maison d'édition lausannoise, spécialisée dans la pédagogie (LEP), qui nous mettra sur la voie d'une morale provisoire pour mettre l'école à l'abri des réformes successives, voire permanentes, qu'on lui impose. Non pas justement une réforme, une fumeuse innovation pédagogique ou la vieille antienne selon laquelle il faudrait renoncer aux savoirs disciplinaires pour «apprendre à apprendre» et «se former tout au long de la vie», mais un pas de côté, une mise en retrait.

L'origine grecque du mot «école», «*skholè*», a le sens général d'un arrêt, d'un répit ou d'une trêve, d'une suspension temporelle; il veut dire aussi «loisir» et a été traduit en latin par le mot «*otium*» (temps libre, qui a donné en français «oisif») dont le contraire «*negotium*» a donné en français «négoce», c'est-à-dire «commerce». Grâce à La Fontaine («L'Ecolier, le Pédant et le Maître d'un jardin») nous savons que le maître d'école, le «pédagogue», était appelé

le «pédant» et ce jusqu'au XVIII^e siècle et peut-être après encore. Alors assumons notre «pédantisme»: ayons le courage de faire l'étalage des savoirs plutôt que de négocier des tablettes!

Dans les *Méditations pascalienues*, Pierre Bourdieu a donné au mot «*skholè*» un sens plus précis: «temps libre et libéré des urgences du monde qui rend possible un rapport libre et libéré à ces urgences, et au monde.» Le mieux que l'on peut attendre de la «révolution numérique», c'est un accroissement du temps libre, où la seule urgence sera d'apprendre ou de réapprendre. Cela nous donnera alors les forces nécessaires pour faire de l'école et du gymnase les lieux où pourront se développer quelque chose de véritablement libre, émancipateur et critique, car «[...] l'école se trouve être l'un des derniers lieux officiels où subsistent de véritables fragments d'esprit non capitaliste et quelques possibilités réelles de transmettre du savoir ainsi qu'une partie des vertus sans lesquelles il ne peut y avoir de société décente.»¹⁶

La pensée du héron

Le héron, perché sur un rocher du monde vrai, avise un enfant qui a délaissé son ordiphone pour venir s'égarer à un jeu d'autrefois, sur le trottoir du bord des eaux:

- Pourquoi joues-tu encore à la marelle ?
- C'est parce qu'à la fin on va toujours au paradis!
- C'est cela, oui... Et vois comme on est libre!

Le héron s'enfuit dans la brume.

¹⁵ Philippe Bihoux/Karine Mauvilly, *Le désastre de l'école numérique, Plaidoyer pour une école sans écrans*, Seuil, 2016 (présentation du livre sur le site www-avmg.ch).

¹⁶ Jean-Claude Michéa, *L'enseignement de l'ignorance*, p. 57.

DEMANDE D'ADHESION à l'AVMG (CHF 180.-/année civile)

Affiliation à la Fédération syndicale SUD incluse

Nom : _____ Prénom : _____

Rue : _____ NPA / Localité : _____

Téléphone : _____ / _____ Etablissement : _____

Fax ou e-mail : _____ Type de contrat : _____

Date : _____ Signature : _____